

Un film bref sur l'amour

Les noces de papier de Michel Brault

Gilles Marsolais

Number 48, March–April 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24756ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

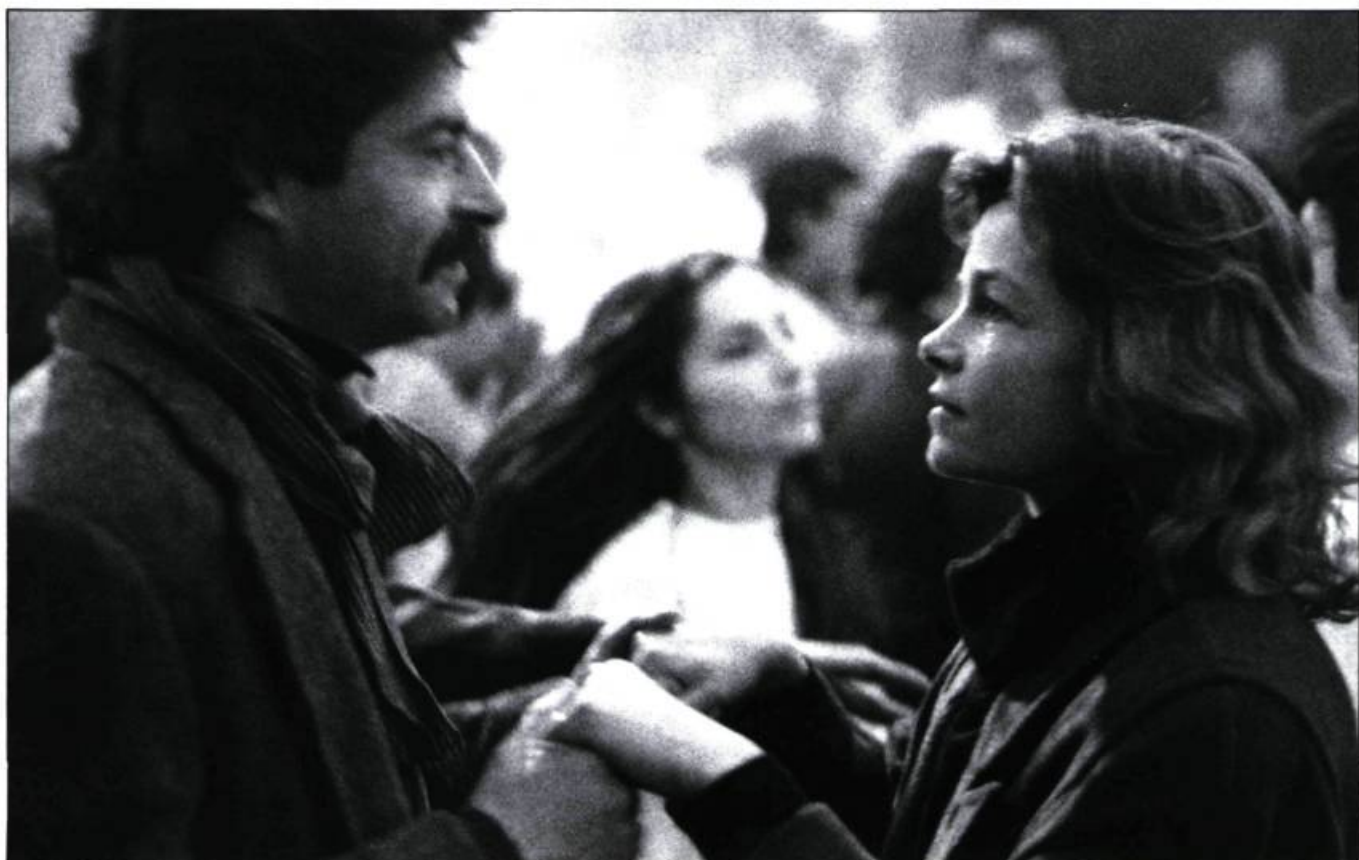
[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (1990). Review of [Un film bref sur l'amour / *Les noces de papier* de Michel Brault]. *24 images*, (48), 12–13.

LES NOCES DE PAPIER

DE MICHEL BRAULT



Pablo (Manuel Aranguiz) et Claire (Geneviève Bujold)

UN FILM BREF SUR L'AMOUR

par Gilles Marsolais

Produit pour la télévision, *Les noces de papier* de Michel Brault s'ajoute à quelques autres productions du genre qui autorisent certains espoirs quant à l'avènement d'une télévision intelligente, et quant à un mariage heureux entre la télévision et le cinéma, une alliance entre deux médias que d'aucuns croient de nature incestueuse. Le meilleur du genre à ce jour, tout en étant l'un des meilleurs films québécois de la décennie, ce (télé)film traite d'un sujet brûlant d'actualité, celui du sort des réfugiés en attente de statut. Plutôt que sous l'angle politique, Michel Brault a choisi de l'aborder sous l'angle des relations interpersonnelles, au niveau des répercussions qu'il peut engendrer sur la vie de certaines personnes qui se frottent à sa réalité. Résumé dans toute sa banalité, *Les noces de papier* raconte l'histoire (tout à fait plausible, puisqu'elle s'est déjà produite à quelques

détails près) d'une professeure d'université qui accepte de contracter un mariage blanc avec un immigrant chilien qu'elle ne connaît pas, et dont le visa de séjour est expiré, afin de lui éviter la déportation dans son pays d'origine.

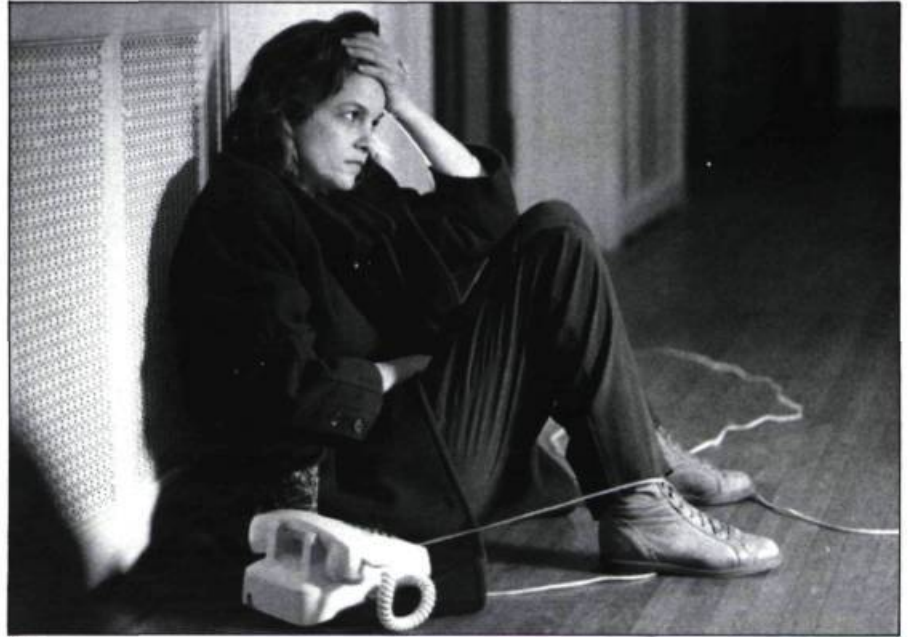
La réussite de ce «film bref sur l'amour» qui évite tous les écueils propres à un tel sujet, mièvrerie, mélodrame, autocensure, tient à un ensemble de facteurs qu'il est difficile de dissocier les uns des autres: la solidité du scénario, le traitement dépouillé, l'importance de l'humour pour traiter d'un sujet grave, la qualité du regard, la beauté des images, la crédibilité des situations, des personnages et des acteurs qui les incarnent, bref autant d'aspects qui témoignent d'une *mise en scène*, et non d'une simple «mise en boîte» d'une histoire préexistante. Il y a là une parenté évidente avec les exigences et l'univers de

Kieslowski (que Michel Brault ne connaît toujours pas!), surtout avec le dixième film du décalogue, le seul de la série qui se veut franchement drôle.

À la mesure des deux principaux personnages qui restent sur leur garde, comme Claire (Geneviève Bujold, merveilleuse dans sa froideur composée), ou qui entretiennent une douleur secrète, comme Pablo (émouvant Manuel Aranguiz), la caméra se tient le plus souvent comme en retrait pour enregistrer la beauté fugace de ce geste un peu fou par lequel deux étrangers vont apprendre à se connaître et lier leurs destins. Voyez ce regard à distance sur l'appartement de Claire, et cette façon de nous révéler l'essentiel du personnage avec une économie de moyens remarquable (une chatte affectueuse, une machine à écrire, des tons pastels aux murs et beaucoup de lumière: décor auquel s'ajoutera incidemment un amant...), voyez aussi la pudeur avec laquelle nous sont révélées les cicatrices de Pablo, découverte involontaire qui viendra sceller l'union du couple en train de s'approprier. On retrouve cette même pudeur dans les dialogues qui vont à l'essentiel, sans s'engluer dans un réalisme vulgaire, alors que les êtres évoluent pourtant au niveau de la quotidienneté la plus banale: l'aventure grave et cocasse qu'ils vivent l'élève au-dessus de la contingence. Ainsi, lorsqu'il arrive à l'appartement de Claire, Pablo comprend vite sur quel territoire il se trouve et, pour lui faire comprendre qu'il a compris, écoutez sur quel ton il lui demande, avec délicatesse et comme pour s'excuser: «Avez-vous toujours habité seule?» Mais, en même temps, fidèle au rapprochement progressif entre les deux êtres, la caméra sait capter au passage les détails significatifs, les expressions fugaces, la lueur dans un regard, une hésitation à peine perceptible mais révélatrice d'un relâchement de la tension...

La séquence très forte en n/b qui suit la révélation des cicatrices, introduite en fondu enchaîné sur la nuque de Pablo qui témoigne, de face, sur fond noir, de la torture et des «interrogatoires» qu'il a déjà dû subir, est aussi justifiée qu'elle est inattendue (au plan formel), et il est tout aussi significatif qu'elle prenne place dans le récit juste avant qu'il ne soit confronté au juge chargé de décider de son cas, voire de sa vie.

Voyez encore cette façon de cadrer au ras du sol, pour cerner Pablo en contre-



Claire



Monique Lepage et Geneviève Bujold

plongée, alors qu'il s'en va vers son destin, elle renvoie à cette façon de clore la séquence de l'échange des souvenirs d'enfance, alors que la caméra balaye d'abord le sol jonché de feuilles avant de remonter vers les deux personnages en silhouette dans la lumière au tiers supérieur de l'image. Du grand art, sous une apparente simplicité. ■

LES NOCES DE PAPIER

Québec 1989. Ré.: Michel Brault. Scé.: Jefferson Lewis. Dial.: Jefferson Lewis, Andrée Pelletier. Ph.: Sylvain Brault. Mont.: Jacques Gagné. Int.: Geneviève Bujold, Manuel Arranguiz, Dorothée Berryman, Gilbert Sicotte, Théo Spsychalski, Jean Mathieu. 87 minutes. Couleur.